N17_n:Mise en page 1 23/03/2010 09:28 Page 60

Le COMMISSIONNAIRE de la COLONIE André DUTRUEL (1832-1871)

Dans le numéro 16, de notre revue parue en 2009, je vous ai conté l'histoire de Louis Mossuz, originaire de Saint-Jean-de-Tholome, émigré en Argentine qui s'est marié en 1898 avec Ana Maria Dutruel. Le père d'Ana, André Dutruel, né à Saint-Paul-en-Chablais, a émigré en Argentine en 1861 ; il s'est marié à Larringes avec Marie Françoise Bochaton originaire de ce village. Peu de temps après son mariage, avec ses frères et bien d'autres chablaisiens, ils ont quitté leur terre natale pour tenter l'aventure en Argentine. Il était parmi les premiers colons fondateurs de la colonie Espéranzà. Après le décès d'André, sa veuve Marie Françoise Bochaton, prend pour époux en secondes noces François Brunet. L'auteur du texte que vous pourrez lire ci-dessous, dont l'original est écrit en espagnol est leur arrière-petit-fils : **Jorge Santa Cruz**. Traduit et mis en ligne sur le site familial par Fernando Gabriel Mossuz, ce texte nous entraîne par ses descriptions détaillées dans la vie de ces colons. Il nous narre, la fin tragique à l'âge de 38 ans, d'André Dutruel commissionnaire voire un peu 'Colporteur'.

Marie-Dominique GEVAUX

Les deux chevaux qui tiraient le chariot avaient l'air de ne pas sentir le poids et les irrégularités du chemin rempli de trous et de traces formés lors des jours de pluie. Dès que le soleil séchait la terre, le vent envoyait la poussière partout. Les vêtements, les chevaux, la cargaison, tout était poussiéreux. Il fallait arriver vite à la maison, se passer de l'eau sur la tête, le visage, le cou jusqu'à sentir la fraîcheur envahir le corps.

Le trot agile et gai des chevaux démontrait qu'ils connaissaient le chemin de retour à la maison où dans quelques heures, ils auraient leur ration de fourrage et pourraient courir allègrement dans les champs, se sentir dans leurs lieux.

Ils le savaient, ils parcouraient régulièrement une à deux fois par semaine; selon les charges que les colons demandaient à leur maître : le commissionnaire de la colonie. L'homme reliait la colonie à la Capitale comme on appelait la ville de Santa Fé. A cette époque ce n'était pas facile de faire ce voyage distant d'à peine 8 lieues, aujourd'hui on dirait 40 kilomètres. Parcourir ce trajet était si difficile que même au siècle dernier, quarante ans après le début de la colonie, quand une famille voyageait à la Capitale pour se promener ou faire des achats, l'événement était publié dans le journal local. A la fin de l'après-midi lorsque la famille rentrait, généralement en train, les amis allaient à la gare les saluer espérant entendre «*les nouveautés*» de cette aventure hors du commun.

Le rôle du commissionnaire, l'homme qui voyageait constamment était très important.

On le chargeait d'emmener les produits du terroir, des messages, des commissions et au retour, il rapportait de tout, du fil et des aiguilles, des outils, des médicaments, jusqu'aux pièces détachées pour les agriculteurs, les commerçants ou les industries naissantes.

Il rapportait aussi avec lui les nouvelles qui circulaient dans toute la colonie de bouche à oreille, parfois plus vite que le vent. Sa tâche avait aussi un rôle social, politique et culturel.

Si le commissionnaire croisait par hasard sur son chemin un homme à cheval, cette simple rencontre devenait une occasion d'échanger des nouvelles.

La pluie, la politique, le gouvernement, l'invasion de sauterelles, la moisson, tout était d'intérêt et se transmettait ainsi par la conversation.

Son quotidien était un aller et un retour en solitaire par les chemins de la colonie, longeant la rivière Salado, bordée de marécages et la traversant par l'unique pont étroit et dangereux.

La brousse était le seul paysage interrompu parfois par le vol d'un oiseau ou la marche d'un animal épouvanté en entendant le trot des chevaux. Parfois, il roulait les brides autour de la rondelle placée devant le siège, les chevaux poursuivaient leur chemin sans se tromper. Ils